

Le monstre domestique *Body Snatchers* d'Abel Ferrara

Gérard Grugeau

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23110ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1994). Review of [Le monstre domestique / *Body Snatchers* d'Abel Ferrara]. *24 images*, (72), 64–64.

LE MONSTRE DOMESTIQUE

par Gérard Grugeau

Après Philip Kaufman qui signait en 1978 une version assez sage et conventionnelle de *The Invasion of the Body Snatchers*, Abel Ferrara s'attaque à son tour à la série B de Don Siegel datant déjà de 1956. Et avec quelle vigueur et quel sens de l'à-propos! Au contexte de la guerre froide qui baignait métaphoriquement le film de Siegel, le flamboyant réalisateur de *Bad Lieutenant* substitue celui de l'Amérique des années 90 tout juste sortie de la Guerre du Golfe. En inscrivant la majeure partie de son récit dans le huis clos d'une base militaire où sont stockées de nombreuses armes chimiques et biologiques, Ferrara se place sur un terrain éminemment politique. Repliée sur elle-même, sans ennemi extérieur sur lequel projeter ses fantasmes de puissance, l'Amérique apparaît ici comme un monstre tentaculaire, vampirisé par un complexe militaro-industriel omniprésent qui se veut garant du nouvel ordre mondial. Cette fois, l'ennemi est dans son propre camp et, tel un cancer, il prolifère à même ses propres métastases, menaçant le pays tout entier. Ce qui rend l'argument de cette nouvelle mouture de *Body Snatchers* d'autant plus terrifiant et subversif. Le film de Ferrara est une œuvre coup de poing qui ne s'embarrasse pas de psychologie et de circonvolutions dramatiques. Résolument contemporaine, elle fonctionne et fictionne au niveau primaire de la représentation. Et ce n'est sans doute pas un hasard si, complètement revisité et épuré, le scénario s'attache au vécu d'une famille reconstituée et aux sentiments primaires qui animent cette cellule, elle aussi au bord de l'éclatement: révolte de l'adolescence par rapport aux figures parentales (le récit nous est révélé à travers le regard d'une jeune fille) et peurs primitives de l'enfance (le personnage du petit



Carol (Meg Tilly). «Une brillante actualisation du mal insidieux qui gangrène l'Amérique en crise.»

frère). L'horreur qui s'empare de l'individuel et du collectif puise ici davantage aux sources de la tradition fantastique (présence de Larry Cohen au générique) que du cinéma de science-fiction dont relevait la matrice originale de Siegel. Mission accomplie là encore par la mise en scène percutante d'Abel Ferrara qui confère au film une cohérence esthétique des plus inspirée. Par ses éclairages contrastés, ses plans serrés, ses lignes obliques qui déstabilisent le cadre (voir les séquences avec Forrest Whitaker), son utilisation plastique de la couleur, le martelage de sa bande-son (à voir absolument en dolby stéréo), le cinéaste reprend le flambeau d'une certaine épure expressionniste qui a marqué les grandes heures du fantastique. Se dégage de l'ensemble un climat de paranoïa exacerbé qui induit subtilement le décalage entre fiction et réel à la base de

tout récit se réclamant de ce genre cinématographique. Subversif dans sa brillante actualisation du mal insidieux qui gangrène l'Amérique en crise, *Body Snatchers* révèle au grand jour un cinéaste qui excelle dans la stylisation d'univers parallèles issus de l'inconscient collectif et place cette variation sur un même thème à mille lieux des films de commande exécutés habituellement par les tâcherons de service hollywoodiens. ■

BODY SNATCHERS

États-Unis 1993. Ré.: Abel Ferrara. Scé.: Stuart Gordon, Dennis Paoli et Nicholas Saint John d'après un sujet de Raymond Cisteri et Larry Cohen. Ph.: Bojan Bazelli. Mont.: Anthony Redman. Int.: Terry Kinney, Meg Tilly, Gabrielle Anwar, Forrest Whitaker. 85 min. Dist.: Warner